

La salle du Gesù, 1865-1995 : une pièce d'archives

André-Gilles Bourassa

De la conservation à l'analyse : La leçon des archives
Numéro 17, printemps 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/041231ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/041231ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'études théâtrales (SQET)

ISSN

0827-0198 (imprimé)
1923-0893 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourassa, A.-G. (1995). La salle du Gesù, 1865-1995 : une pièce d'archives. *L'Annuaire théâtral*, (17), 17-26. <https://doi.org/10.7202/041231ar>

André-G. Bourassa

La salle du Gesù, 1865-1995: une pièce d'archives

à Claude Langlois

Quand on parle archives, on pense spontanément vieux papiers, vieilles filières. On oublie souvent que les pierres peuvent parler. Il suffit pourtant de visiter la petite église calviniste de Charleston, où des marbres sont gravés en mémoire, par exemple, de l'officier De Saussure mort durant l'attaque de Savannah, ou de parcourir le Chemin des Huguenots, dans la petite ville de New Paltz¹, entre Albany et New York, avec ses maisons normandes et son cimetière où les noms français sont suivis de dates antérieures à la fondation de Ville-Marie, pour saisir qu'il y a une portée «textuelle» dans le geste de dresser une pierre. Les salles historiques, pour parler d'elles de façon plus spécifique, sont en soi des pièces d'archives, et la salle du Gesù, dont il sera question ici, est la plus ancienne de celles qui sont encore opérationnelles au Québec².

* * *

¹ Petite ville qui se situe à mi-chemin entre Albany et New York.

² Avec un doute, cependant, concernant le Théâtre Champlain construit par Phineas Taylor Barnum à Québec en juin 1852. On a dit que son propriétaire l'avait fait détruire en 1914, mais ce dernier possédait deux bâtiments contigus et ce n'est pas nécessairement le lieu théâtral qui fut détruit... C'est du moins l'avis de ceux qui ont restauré celui des deux où se trouve aujourd'hui le Petit-Champlain.

Le Québec n'a pas gardé grand souvenir de ses premières salles de théâtre. Rappelons, en guise d'introduction, ce qui reste de celles du XVIII^e siècle à Montréal.

Il y eut d'abord la salle du notaire Antoine Foucher, à l'angle sud-ouest de la Place d'Armes et de la rue Saint-Jacques, où se sont produits en 1774 quelques officiers qui allaient se rendre célèbres à la bataille du Fort Saint-Jean. Il en reste une peinture de Cornélius Krieghoff et quelques gravures du temps du Café Dillon.

Plusieurs salles ont été utilisées par Les Jeunes Messieurs Canadiens: les voûtes Beaubien en janvier 1780, l'église des Jésuites de novembre 1780 jusqu'à 1789 — alors qu'elle est devenue cathédrale anglicane³ —, l'école de Louis Dulongpré à compter de novembre 1789. Nous n'avons pas encore identifié l'emplacement des voûtes Beaubien. Il ne reste de l'église des Jésuites qu'un plan de cadastre, une gravure de 1760 où on ne voit que les clochers, et des dessins ultérieurs à l'incendie de 1803. Quant à l'école de la rue Campeau, il s'agit apparemment de ce restaurant abandonné qui fait actuellement le coin nord-est des rues Viger et Saint-André; ses pierres dénoncent la mémoire de ce «pays dont la devise est 'Je m'oublie'».

Pour ce qui est des hôtels-théâtres qui ont présidé à la reprise des activités dramatiques à Montréal, fin XVIII^e siècle, il n'en reste à peu près rien. Rien de ceux de la rue Notre-Dame, face aux Récollets: Chez Proulx, où s'installèrent Allen & Compagnie en 1787 pour vingt-cinq ans; Chez Malo, où Donegani & Delvecchio ont donné des spectacles à compter de 1788. Aucune trace non plus de ceux de la Place du Vieux-Marché [Place-Royale] dont nous connaissons l'histoire: ni le cabaret de Simon Levy, où s'était d'abord produit Allen en 1786, ni l'Auberge des Trois-Rois où Jean Donegani s'est installé en 1796. Des hôtels-théâtres de la rue Capitale, entre les murs de la forteresse et le Vieux-Marché,

³ L'église des Récollets servit de cathédrale anglicane de 1761 à 1789, et de nouveau en 1803 quand l'église des Jésuites, qui avait pris la relève, fut détruite dans le grand incendie de 1803.

il reste les voûtes du Café St. Andrew's [Old Coffee House] qui ont été récemment rendues accessibles par des dégagements souterrains autour du Musée d'archéologie. Le St. Andrew's, propriété de Thomas John Sullivan en 1783, de John Molson père et fils de 1799 à 1841, a été géré et exploité à des fins de spectacles par John Duplessis Turnbull de 1812 à 1816, puis par Robert Tesseyman. C'est peut-être ce café qu'on aperçoit en perspective, sur une peinture du Vieux-Montréal par Frederic Remington; à l'avant-plan de cette peinture on voit un cabaret, *À l'Hermine Blanche de Jean François*, qui pourrait être devenu au siècle suivant la propriété de Levy: la scène semble effectivement se passer à l'angle sud-est de la place du Vieux-Marché.

Il ne faut pas porter de jugement trop rapide sur l'éventuelle médiocrité de ces nombreux hôtels-théâtres comme lieux de notre mémoire. Les gravures des hôtels qui furent construits par les millionnaires John Molson (1825-1833, flanqué du Théâtre Royal) et William Bingham (1830-1849, flanqué de la salle Donegana), montrent qu'il s'agissait d'ensembles imposants. Quant au cirque-théâtre qui a été construit par John Durang et John Bill Ricketts dans l'encoignure du Bastion Blanc en 1797, il a été démoli avec les murs de la ville et ses fondations sont peut-être encore sous le croisement des rues M^cGill et Saint-Jacques. De ces hôtels aux salles célèbres, seul demeure celui de Francisco Rasco (1834-1849).

* * *

La plus ancienne salle de théâtre qui soit encore active à Montréal est celle du Gesù, inaugurée le 10 juillet 1865; elle a toujours été opérationnelle. Elle est plus ancienne que des scènes célèbres aujourd'hui disparues: Crystal Palace (1860), Victoria Hall (Académie de musique, 1875), Queen's (1891) et His Majesty's (1898). Plus ancienne que d'autres, également du XIX^e, qui sont toujours debout: la salle de récitals de la compagnie de pianos Nordheimer de

1889⁴ et le Monument-National de 1893. On peut se féliciter que trois de ces espaces — Gesù, Nordheimer et Monument-National — aient été magnifiquement restaurés. Il était opportun de tenir au premier de ces trois lieux, le Gesù, un colloque sur les archives théâtrales, non seulement à cause de son ancienneté et de son éloquence, mais parce qu'il était lié au collège Sainte-Marie, fondé en 1848, une institution éducative qui a elle-même conservé plus d'un siècle d'archives théâtrales.

L'histoire du Gesù a quelque chose de guignolesque; histoire d'une église aux tours tronquées, symbole («fable» ou ineffable?) d'une guerre de clochers, d'une querelle à finir entre Jésuites et Sulpiciens. En effet, au moment de le construire, les Messieurs de Saint-Sulpice, anciens seigneurs de l'Île, administraient la seule paroisse, et par conséquent la seule église, autour de laquelle il y avait tout un réseau d'arrière-fiefs desservis par des chapelles. On appelait ces lieux-dits tantôt «pointes» (Longue-Pointe, Pointe-aux Trembles, Pointe-Claire, Pointe Saint-Charles), tantôt «côtes» (Côte-de-Liesse, Côte-des-Neiges, Côte Saint-Antoine, Côte Sainte-Catherine, Côte Saint-Lambert — qui est la plus proche du Vieux-Montréal et qui a appartenu à Lambert Closse —, Côte Saint-Luc, Côte Saint-Michel, Côte Saint-Paul). Il reste d'ailleurs encore, tissés en toile d'araignée, quelques chemins de côte qui serpentent au travers du quadrillage anglais de nos rues et qui sont orientés vers l'ancienne forteresse de Ville-Marie.

Le Collège Sainte-Marie a été établi en 1848 sur un terrain de la famille Donegani⁵ qui a fait sa fortune dans le milieu du spectacle international et de l'hôtellerie⁶. Les élèves y tinrent une première académie publique — que les

⁴ Salle dite «Sarah Bernhardt», qui a remplacé l'Old Fellows Hall de 1859, détruit par un incendie en 1886. Le Nordheimer actuel date de 1886. C'est au Nordheimer que Charles Heyvisage a fait lecture de sa pièce *Saul* en 1862 et que les Amateurs de J.-N. Marcil ont interprété *La Cagnotte* de Labiche et Delacour.

⁵ Paul Desjardins, *Le Collège Sainte-Marie de Montréal*, t. 1, p. 46.

⁶ André-G. Bourassa, «La culture française dans l'axe Montréal-New York aux XVII^e et XVIII^e siècles. La filière théâtrale», *L'Annuaire théâtral*, n° 13-14, p. 143-145.

gens du milieu appelaient des «exhibitions»⁷ — le 2 avril 1850. L'année suivante, c'est à des projections lumineuses que les étudiants ont droit: une fantasmagorie au collège le 2 janvier 1851 et un *Panorama des bords du Mississippi*, dans une église presbytérienne désaffectée, en mai⁸. Une première pièce de théâtre, une comédie, a été interprétée par les élèves le 3 août 1851. On n'en connaît pas le titre, mais on sait, grâce à un programme imprimé, que la suivante s'intitulait *Ésope au collège*, du Jésuite Ducerceau; prévue pour le 14 juillet 1852, elle dut être annulée à cause de l'incendie qui détruisit une partie de la ville six jours plus tôt et fut reprise le 13 juillet de l'année suivante⁹. Les années se suivirent de même façon, parsemées de séances de classe — comme cette saynète locale du 13 janvier 1852 dite *L'Atelier de Rubens* — et de soirées d'académie, dont l'une assez avant-gardiste sur la photographie et l'électricité, en mai 1857¹⁰. Un second souffle allait être donné au théâtre avec la construction du Gesù — église et salle d'académie — en 1865.

Quand les Jésuites soumièrent le projet de construction d'une église — pour desservir leurs anciens élèves et les fidèles de la communauté allemande attirée par les pères Schneider, Schianski et Durthaller — les Sulpiciens ne virent pas en quoi la chapelle qui se trouvait dans le collège ne pouvait suffire aux besoins. Ils craignaient que le projet n'enlève à l'église Notre-Dame une partie de sa clientèle, surtout que les Jésuites avaient construit en 1847, sur un terrain voisin du Collège, l'église St. Patrick, pour desservir la population irlandaise. St. Patrick avait à leurs yeux deux inconvénients. D'abord ses architectes de formation française, Félix Martin et Pierre-Louis Morin, l'avaient conçu dans le

⁷ Paul Desjardins, *op. cit.*, p. 89-90.

⁸ *Ibid.*, p. 98-99. Il s'agit de la petite église écossaise de la rue Saint-Pierre, dédiée à St. Andrew depuis 1803; on venait, en 1851, d'en reconstruire une nouvelle près du Sainte-Marie, à l'angle de la côte du Beaver Hall et de la rue de Lagauchetière (voir François Rémillard, *Le Musée d'art de Saint-Laurent. Un musée dans une église*, Saint-Laurent, Musée d'art de Saint-Laurent, [1991], p. 82. À propos du panorama, Desjardins cite les *Mélanges religieux* du 16 mai 1851.

⁹ Paul Desjardins, *op. cit.*, p. 123 et 137. Ducerceau est l'auteur de *Grégoire, ou Les inconvénients de la grandeur*, donné par les Jeunes Messieurs Canadiens à Montréal en 1782.

¹⁰ *Ibid.*, p. 126 et 156.

plus pur des gothiques qui reléguait loin derrière lui le faux gothique de l'église Notre-Dame, qui ne constitue à toutes fins pratiques qu'une boîte décorée d'ogives¹¹. Ensuite la population irlandaise se trouvait à abandonner l'ancienne église des Récollets que les Sulpiciens avait acquise pour eux et qui était leur point de ralliement jusqu'en 1847; voilà que les Jésuites leur refaisaient une seconde fois le coup avec ces Allemands que *La Gazette* accusait de s'être laissé acheter 3\$ la conversion¹². L'évêque tenait à son église allemande; elle fut donc construite, mais combien difficilement.

Un premier projet, celui d'Arthur Jones, 24 ans, qui vient d'étudier auprès de Félix Martin, est accepté d'emblée par les intéressés. Il est conçu en gothique du XIII^e siècle (Amiens, Cologne, Sainte-Chapelle)¹³. Comme Jones n'est pas architecte de profession, on soumet ses plans à un architecte irlandais de Brooklyn, Patrick C. Keely, qui refuse de les endosser. On commande des plans aux architectes montréalais Lamontagne et Perrault, qui optent pour le gothique du XII^e siècle. Mais un autre accrochage survient. Ignace Bourget refuse les plans à son tour: il veut se dégager du néogothique qui s'identifie de plus en plus au victorianisme protestant. Dans un esprit tout ce qu'il y a de plus ultramontain, il propose de puiser l'inspiration à Rome; il projette lui-même d'imiter la basilique de Saint-Pierre pour la cathédrale qui doit remplacer celle qui a été détruite dans l'incendie de 1852¹⁴. Lamontagne reprend ses plans et en profite pour les augmenter de 150' sur 60' à 190', puis 222' sur 100'. Tout le monde s'énerve: les Jésuites sur le prix, les Sulpiciens sur les dimensions. On retourne donc consulter Keely, qui les revise de fond en comble, entendu qu'il connaît supposément le Gesù «par cœur»¹⁵.

¹¹ Jean-Claude Marsan, *Montréal. Historique du développement de l'architecture et de l'environnement montréalais*, Montréal, Fides, 1974, p. 213.

¹² Paul Desjardins, *op. cit.*, t. 2, p. 111.

¹³ *Ibid.*, p. 126. Marsan date par erreur de 1861 le premier des projets de 1864 (Jean-Claude Marsan, *op. cit.*, p. 219).

¹⁴ Paul Desjardins, *op. cit.*, t. 2, p. 136.

¹⁵ *Ibid.*, p. 143.

La construction a commencé en 1864, mais sans levée de fonds puisque cela aurait nui à la cathédrale en construction. Il en ressortit un monument plus bizarre que baroque, à la mesure de nos contradictions. La façade n'a rien à voir en effet avec le modèle romain (c'est l'église des Dominicains, à Notre-Dame-de-Grâces qui remplit cet objectif¹⁶). Quant à la décoration, qui ne pouvait concurrencer les marbres du modèle romain, deux peintres munichoïses, les frères Müller¹⁷, la réalisèrent en toc et en trompe-l'œil. Il y avait quelque chose de sinistre dans ces camaïeux de personnages sombres qui recouvraient jusqu'à dernièrement les murs aveugles; des retouches récentes par Claude Langlois ont heureusement donné un peu de lumière à ces grisailles.

* * *

L'entre-sol fut disponible en même temps que l'église; ce devait être une chapelle d'hiver¹⁸, ce fut une salle d'académie; des photos nous montrent d'ailleurs que c'est bien ainsi que les décorateurs ont aménagé l'espace. Mais ces photos montrent qu'on avait installé dès le début une scène assez vaste pour y produire les exercices de théâtre qui étaient prévus au *Ratio Studiorum*, le programme d'enseignement des Jésuites. Le premier rideau de la salle du Gesù était magnifique, avec une vue peinte du Fort Chambly; les dimensions de la scène étaient respectables, professionnelles.

La salle fut ouverte au grand public le 10 juillet 1865, avec un débat de l'«Académie Française» patronné par la Société Saint-Jean-Baptiste, une pièce de Nicholas Patrick Wiseman, *The Hidden Gem*, et un second débat sur les arts sacrés¹⁹. Mais la salle ne commença vraiment sa période professionnelle

¹⁶ Jean-Claude Marsan, *op. cit.*, p. 221.

¹⁷ Gérard Morisset, *La Peinture traditionnelle au Canada Français*, Montréal, Le Cercle du livre de France, «L'Encyclopédie du Canada français», t. 2, p. 137.

¹⁸ Paul Desjardins, *op. cit.*, t. 2, p. 146, n° 24.

¹⁹ Charles C. de Lorimier, *Trois jours de fêtes littéraires*. 1° «Le patriotisme aux divers âges de la vie». 2° *The Hidden Gem*. 3° «Le culte public et les beaux-arts», Montréal, Eusèbe Sénécal, 1865, 68 p., ill.

qu'après la rénovation de 1923, avec la troupe des Anciens du Gesù, dirigés par Joseph Paré. Cette troupe donna, par exemple, le 27 mai 1925, *Athalie* de Jean Racine (avec chœurs de Mendelsohn dirigés par Maurice Lamarche), dans les décors professionnels de J.-Auguste Rho; on y trouvait de jeunes comédiens qui allaient devenir des personnalités de la scène au Québec, notamment Hector Charland et Paul Langlais. Une autre production des Anciens du Gesù, *L'Aiglon* de Jean Rostand, permit de joindre aux Anciens quelques élèves qui allaient connaître la renommée au théâtre: Jean Gascon, Lomer Gouin et, dans le rôle-titre, Jean-Louis Roux.

On entreprit une nouvelle série de rénovations majeures en 1945, en vue du centenaire du Collège. L'amphithéâtre, plus large que long parce qu'il se trouve sous le transept, atteignait 110' x 80'. L'espace de jeu était vaste, soit 50' x 60', scène et arrière-scène, avec un proscenium qui avait 9' de profondeur à l'origine et 15' au temps de la Nouvelle Compagnie théâtrale. Il y avait également un espace réservé aux loges d'artistes, 50' x 20, à côté de l'arrière-scène. Le nouvel appareillage et une réfection de style «modern style» firent du Gesù un lieu recherché: la scène avait dorénavant une régie dernier cri, de nouveaux éclairages et un plateau tournant. L'amphithéâtre permettait une modulation de 875 à 1000 fauteuils et se voyait débarrassé d'une série de colonnettes par une répartition repensée du poids de l'église.

Parmi les troupes qui se produisirent au Gesù, il faut nommer: Les Compagnons de Saint-Laurent en 1945, L'Équipe en 1946, Le Rideau Vert et Le Théâtre d'Essai en 1949, Le Théâtre du Nouveau-Monde en 1951, Le Théâtre-Club en 1956 et la Nouvelle Compagnie Théâtrale en 1964. Outre les productions nombreuses de ces troupes, on peut en rappeler quelques autres, comme la reprise de *Tit-Coq* de Gratien Gélinas à l'automne de 1948, *Le P'tit Bonheur* de Félix Leclerc en 1949, *Polichinelle* de Lomer Gouin en 1950... Sans oublier certaines productions spéciales, comme *Huis-clos* de L'équipe de Pierre Dagenais en 1946 alors qu'on reprit la pièce en séance de nuit pour l'auteur qui n'avait jamais vu son œuvre sur scène, ni des productions occasionnelles comme celles du Théâtre de l'Opéra-Minute qui offrit *Down in the Valley* de Kurt Weill en février 1953, ni les créations québécoises créées au Festival d'art dramatique,

comme *De l'autre côté du mur* de Marcel Dubé en 1952 et *Zone* en 1953, *Les Insolites* de Jacques Languirand en 1956, *Le Veau dort* de Claude Jasmin en 1963 ou *Le Pendu* de Robert Gurik en 1967.

* * *

Une des caractéristiques de la Salle du Gesù est son lien avec deux institutions. Il y avait eu à Montréal des salles rattachées à des hôtels, à des écoles de théâtre ou à des communautés (on pense ici au Congress Hall de l'église irlandaise St. Patrick, juste à côté, là où des anciens de Sainte-Marie comme Pierre Gauvreau se sont produits avec le Montreal Repertory Theatre à la fin des années 30, là où Claude Gauvreau a créé *Bien-être* en 1947). Avec le Gesù, il s'agissait à la fois d'une communauté, les Allemands, et d'un collège. Mais la Salle du Gesù semble avoir été liée au collège plus qu'à l'église et plus qu'aux communautés ethniques (encore qu'elle fut longtemps le lieu de rencontres de l'Inquiry Forum, qui visait l'information chrétienne des communautés juives et protestantes, et qu'elle a servi, autant que je sache, le théâtre des grecs et l'opéra des chinois). Il y avait sûrement des risques pour les Jésuites à braver les mandements toujours valables de M^{gr} de Saint-Vallier, allant jusqu'à y permettre *Huis-clos*, grâce à une distinction casuistique voulant que l'*Index* frappait les livres et pas les mises en scène: c'était déjà faire la différence entre le texte scénique et le texte dramatique!

Il y a eu d'autres salles reliées à des églises et collèges. Plusieurs existent encore. Parmi celles qui ont joué un rôle majeur, outre le Congress Hall qui a déjà été cité, on peut mentionner la Crypte, une salle aménagée sous la chapelle des élèves du Collège de Montréal en 1883; elle fut remplacée par la Salle de l'Ermitage en 1913²⁰. Il faut citer le superbe Dawson Hall, salle gothique construite en 1889 derrière l'église unie St. James, à l'angle nord-est des rues

²⁰ Eugene Benson et Leonard W. Conolly, *The Oxford Companion to Canadian Theatre*, Toronto, Oxford University Press, 1989, p. 199. Peut-être y en eut-il une au Collège de Montréal quand il était sur la rue Saint-Paul, à l'ouest de la rue McGill actuelle.

Sainte-Catherine et City Concillors, tout près du Sainte-Marie. Il y a également l'église presbytérienne St. Andrew & St. Paul, qui date de 1867 mais qui ne compte une salle à l'entre-sol que depuis son déplacement sur la campus de Collège de Saint-Laurent en octobre 1930²¹. La plupart de ces lieux ont vu naître des cercles d'amateurs ou des troupes professionnelles.

On peut se demander pourquoi certaines troupes durables ne sont pas restées au Gesù. C'est que, en fait, elles se sont toutes dotées d'une salle à elles: les Compagnons, le Rideau-Vert, Le TNM, le Théâtre-Club, la NCT, sont effectivement partis tour à tour. Les «joint ventures» entre troupes et institutions d'enseignement est délicat et parfois difficile à gérer. Il est probable que le poids de l'église a parfois pesé lourd sur la salle; Claude Gauvreau s'en est plaint violemment²² et d'immenses colonnes — assez énormes pour qu'on y ait cherché des membres du FLQ durant l'application de la *Loi sur les mesures de guerre* — étaient là pour le rappeler. Plus d'un bon père a sursauté quand, par exemple, un bonimenteur a ouvert une émission à peu près en ces termes: «Directement de la salle des Pères Jésuites de Montréal, Gratien Gélinas présente: *Les Quat'fers en l'air*». Il n'y avait pas beaucoup de place pour une «ligne de filles» entre les colonnes du temple!

Nous sommes quelques membres de la SQET à avoir fait nos études au Collège Sainte-Marie. C'est en ces lieux que Jean Duberger, Jean-Claude Germain, Jean-Cléo Godin, Jean-Louis Roux et votre serviteur avons découvert le théâtre auquel nous avons consacré une grande partie de notre vie professionnelle, par le jeu, la critique, l'histoire ou la mise en scène. En notre nom et au vôtre, permettez que je rende hommage à ceux qui furent et qui sont encore, après presque un siècle et demi, les maîtres de ce théâtre qui constitue à lui seul une pièce d'archives.

²¹ François Rémillard, *Le Musée d'art de Saint-Laurent. Un musée dans une église*, Saint-Laurent, Musée d'art de Saint-Laurent, [1991], p. 28 et 41. Les premières «séances académiques» de ce collège datent cependant de septembre 1865 (*ibid.*, p. 82).

²² Claude Gauvreau, «Ostracisme jésuitique — Les coupures invraisemblables commandées par le Gesù», *Le Haut-Parleur*, 28 avril 1951, p. 4.